

Zeitschrift: La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère
Herausgeber: Association des musiciens suisses
Band: 1 (1907-1908)
Heft: 18

Rubrik: La musique à l'étranger

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 21.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

voix, Zurich ne tarderait pas à prendre rang parmi les capitales de la grande exécution musicale.

Les concerts Slaviansky vous sont connus. La seule chose qui leur prête dans notre ville un intérêt particulier, c'est l'importance de la colonie russe. Quoique pour la plupart ennemis de leur gouvernement, nos hôtes russes n'en gardent pas moins de leur patrie un spleen qui s'est manifesté au concert Slaviansky par une véritable frénésie d'enthousiasme. Au point de vue ethnologique il y aurait là d'intéressantes observations à faire. Au point de vue musical il ne me paraît pas qu'il y ait rien à ajouter aux éloges qui ont été faits de l'intéressant ensemble du patriarche russe.

Le « Männerchor » est en tournée ; il est à Paris. Et avant de partir il nous a fait entendre les morceaux dont il allait régaler la colonie suisse de Paris, et sans doute aussi quelques parisiens. Les qualités sont sans contredit la richesse vocale, la solidité, la puissance ; ce ne sont pas seulement nos chants patriotiques qu'il emporte avec lui, mais c'est l'emblème vivant de la Suisse et de notre histoire. La puissance de certains morceaux, en particulier de fragments tirés de la *Fête des vignerons* et composés pour le grand air, est telle que, dans une salle, même dans notre grande Tonhalle, on demeure assourdi. Il faut à cette musique le libre espace, l'entièrerie liberté, comme il la faut à nos pensées et à nos coeurs. Le défaut de nos chanteurs, ou du moins ce qui paraîtra un défaut, sans doute, à Paris, c'est le mouvement par exemple, de la *Marseillaise*. Mais qu'y faire ? Le rythme naturel à chaque peuple lui est instinctivement dicté par l'allure de son pas habituel : le Français peut parcourir ses plaines riantes d'un pas plus allègre que le Suisse ne peut gravir ses lourdes montagnes.

R. N.

La Musique à l'Étranger

(*De nos correspondants particuliers*)

Paris. *Namouna*, qui ne paraissait plus que dans les concerts, sous forme de suites d'orchestre, rentre aujourd'hui triomphante au répertoire de l'Opéra. Après avoir connu les injustices, dont fut traversée la vie de Wagner, de Berlioz, de Bizet, Edouard Lalo prend sa revanche. Pour être tardive, elle n'en est pas moins complète. Quelques-uns, peut-être, auront encore trouvé cette partition trop symphonique. Mais ils se laisseront bientôt gagner par le charme pénétrant de l'œuvre du maître, et ne pourront plus s'en passer.

Le scénario, inspiré d'un passage des mémoires de Casanova, n'est point d'une foudroyante originalité ; il ne manque cependant ni d'agrément, ni de pittoresque :

Dans un casino de Corfou, le pirate Adriani joue aux dés avec un gentilhomme fraîchement débarqué de Venise, Ottavio. En quelques minutes, le forban perd non seulement tout son or, mais sa tartane et la belle Namouna, son esclave. Don Ottavio pourtant, qui aime ailleurs, glisse tout l'or gagné dans les mains de Namouna, rend à celle-ci sa liberté, lui fait même cadeau de la tartane, et s'en va très satisfait de ce beau geste.

Nous le retrouvons bientôt, fort occupé à diriger un septuor de mandolines sous les fenêtres d'une élégante de la ville, dona Helena, dont il est époux. Rejoint par le vindicatif Adriani, qui aussitôt le provoque, il dégaine et ferraille en mesure. Mais une femme les sépare. C'est Namouna. Elle essaie de séduire Ottavio. Celui-ci préfère flirter avec Helena, qu'il suit parmi les groupes de gens du peuple. Survient alors quatre spadassins, achetés par le traître Adriani, résolus à supprimer le trop heureux joueur. Ils attaquent Ottavio. Des matelots se portent à son secours. Mais après l'avoir sauvé, à son grand étonnement, le désarmant, lui nouent un bandeau sur les yeux et l'emmènent. L'enlèvement est l'œuvre de la vigilante Namouna. Elle le fait embarquer sur sa tartane, qui lève l'ancre et disparaît à l'horizon.

Au dernier tableau, nous sommes transportés dans une autre île de la Méditerranée. Des esclaves appartenant au marchand Ali se reposent et dansent au bord de la mer. Arrivent Namouna et Ottavio. Namouna rachète les esclaves, ses anciennes compagnes. Elle

déjoue une suprême attaque du pirate, le fait poignarder par un bon petit serviteur, Andrikles, au moment où Adriani lève son poignard sur Ottavio. Les deux amants se rembarquent sur leur tartane.

En une courte introduction est exposée la langoureuse phrase qui exprime l'amour de Namouna pour Ottavio. Elle reparaitra, au premier tableau, confiée au hautbois, lorsque l'esclave affranchie offre son bouquet à Ottavio; au troisième tableau, au moment où Namouna tire une fleur de son corsage; enfin au dénouement, lorsqu'elle emmène Ottavio, définitivement conquis.

Entre les deux premiers tableaux, les brillants frottis de violons aigus, sous lesquels ondule une autre phrase émouvante et large, paraissent, au troisième tableau, soutenir sur les flots la tartane, qui apparaît aux yeux des esclaves d'Ali. Ils ont gardé une fluidité puissante.

Le second tableau s'ouvre par le délicieux $\frac{3}{16}$ de la scène du balcon, avec la fine sérénade en *pizzicati*. Il continue, après le duel, par plusieurs airs de danse, et l'exquise « valse-lente » pour quatre petits sujets et les coryphées. Viennent ensuite les parades de foire, le solo de flûte, qui accompagne de nouvelles variations de Mademoiselle Zambelli. Enfin le tableau se termine par l'amusante et violente fête foraine, avec la brutale insistante de son petit thème de trompettes, si savoureusement harmonisé. Elle rayonne d'un prodigieux éclat par l'adroite disposition des fanfares de scène, juchées sur un chariot, alignées sur les tréteaux des parades, installées sur un balcon, d'où elles se renvoient leur joyeux appel.

Au troisième tableau : une suave berceuse, des danses marocaines, le merveilleux thème varié, une danse gitane, et la partition se termine sur le thème d'amour.

La musique de *Namouna* est un vrai délice. Elle ne s'impose pas seulement par sa beauté technique, elle nous ravit encore par son étonnante clarté, son aisance parfaite. On ne saurait résister à l'abondance de l'invention mélodique et à l'allégresse des rythmes.

La célèbre compagnie de l'*Orchestre Philharmonique* de Berlin nous avait déjà rendu visite en 1897, puis en 1901. Sous les ordres d'Arthur Nikisch, cette phalange remarquablement disciplinée avait remporté un grand succès. Cette fois, elle s'est présentée à nous sous la direction de M. Richard Strauss, un chef d'orchestre exceptionnel. Les musiciens de la Philharmonique de Berlin manœuvrent avec un ensemble merveilleux, une précision admirable. Cependant cette discipline ne va pas sans quelque raideur, sans quelque sécheresse.

M. Richard Strauss, compositeur d'une science technique extraordinaire, d'une habileté prodigieuse, exécute les œuvres des maîtres en homme qui marque tout de son empreinte. Très différent en cela de M. Weingartner, il se subordonne le moins possible au caractère, à la pensée de l'auteur. Aussi nous faut-il regretter certains contrastes par trop violents, certains mouvements peu à leur place dans les symphonies de Beethoven. L'*Héroïque* et celle en *la* ont été complètement travesties par lui. Mais il mène d'une façon très brillante le prélude de *Tristan*, les ouvertures du *Vaisseau Fantôme*, des *Maitres Chanteurs*, celles du *Roi Lear* et de *Benvenuto Cellini*. L'ouverture d'*Obéron* fut interprétée avec une fougue très romantique, et c'est avec la même ardeur qu'il a exécuté les deux poèmes symphoniques de sa composition : *Till Eulenspiegel* et *Don Juan*.

Salle Gaveau, l'orchestre et les chœurs de la « Schola Cantorum » nous ont procuré le plaisir d'une exécution intégrale de la *Messe en si mineur* de Bach. Animés du feu sacré que leur avait communiqué leur chef, M. Vincent d'Indy, ils nous ont donné une interprétation solide et assez bien sentie d'une œuvre compliquée entre toutes. Les ensembles les plus redoutables : le grand choeur du début, le « Gloria in excelsis » et le « Cum Spiritu Sancto » ont été traduits avec une netteté dans les attaques, un souci des nuances tout à l'honneur du maître et des élèves. C'est là un très beau résultat.

MARGEON.

ECHOS ET NOUVELLES

SUISSE

On nous écrit de Francfort s. M. que M. Félix Berber, actuellement professeur au Conservatoire Hoch, est appelé à la succession de M. Henri Marteau, à Genève. C'est là sans doute un choix excellent, si l'on en juge par la réputation déjà solidement établie de ce violoniste, en Allemagne. M. Félix Berber est né à Iéna, le 11 mars 1871. Elève du Conservatoire de Dresde, puis d'Ad. Brodsky, au Conservatoire de Leipzig, il se rendit à Londres en 1889. Il y a vécu jusqu'au jour où, en 1891, il fut nommé « concertmeister » à Magdebourg. Des fonctions analogues lui furent conférées, en 1898, au « Gewandhaus » de Leipzig. C'est de là qu'il se rendit, il y a peu d'années, à Francfort, où il s'était créé une situation assez en vue, à la fois comme virtuose et comme pédagogue. — Nous souhaitons à M. Berber — pour autant que cette nomination se confirme — la plus cordiale bienvenue.